

# Bernard Lahire : « Le système éducatif tout entier fonctionne à l'envers »

[Mathilde Goanec](#) 5 septembre 2025 à 08h36

« Il faut se préparer très jeune, enfin dès le départ, presque depuis la maternelle, à réfléchir à la façon dont on se projette dans une formation et dans un métier demain. » Ces propos polémiques, [tenus en avril sur LCP](#) par Élisabeth Borne, ont le don de faire bondir Bernard Lahire. Le sociologue, auteur prolifique et directeur de recherche au CNRS, publie le court essai *Savoir ou périr* (Seuil Libelle), charge virulente contre notre système d'apprentissage et de production des connaissances scientifiques.

Programmes et classes surchargés, survalorisation de la compétition au détriment de la coopération, obsession de l'évaluation... Le chercheur regrette le peu de temps concédé à « *l'émerveillement* » face au savoir, citant la prestigieuse Marie Curie, ou la patience des détours et de la curiosité, à l'instar du mathématicien de génie Alexandre Grothendieck. Résultat du système actuel, de plus en plus libéralisé : une science pauvre, malmenée, peu féconde.



Bernard Lahire à Paris en septembre 2025. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Or, si la science est une « *création* », insiste Bernard Lahire, ce n'est pas « *une option culturelle* » de l'espèce humaine : elle est, en particulier au regard des nombreuses crises que nos sociétés traversent, une condition essentielle de sa survie.

**Mediapart : Vous assumez d'écrire un livre manifeste [à la manière de Marc Bloch](#), que vous citez aussi quand il s'agit d'en appeler à une « révolution » de notre système d'enseignement. Pensez-vous que l'on traverse une crise aussi profonde que celle que décrivait l'écrivain en 1943 ?**

**Bernard Lahire :** Plus les situations sont dramatiques, plus on se pose des questions fondamentales. Je trouve cela très bien pour les sciences, parce que cela oblige à

aller aux racines du mal, de manière radicale. Oui, la période est terrible, nous avons Trump aux États-Unis, mais également [les coupes budgétaires en France](#) ; 1,5 milliard d'euros en moins pour l'enseignement supérieur et la recherche cette année, c'est monstrueux. Évidemment, dans un pays développé comme le nôtre, les conséquences de cette politique ne se voient pas tout de suite, mais si cela dure – ce qui est fort probable vu le contexte actuel – c'est extrêmement dangereux.

Quand Trump [limoge](#) la directrice de l'une des principales agences sanitaires du pays parce qu'elle refuse d'appliquer une politique antivaccin, on comprend tout de suite que cela peut provoquer des milliers de morts. Mais même en France, la science, toutes les sciences ont une partie des solutions quant aux défis énormes qui se posent à nous, qui sont de nature climatique, épidémiologique, anthropologique, etc. La difficulté est que lorsque l'on coupe ainsi massivement les crédits, on ne sait pas ce qui manquera à la connaissance du futur. Oui, nous avons encore des médailles Fields et des prix Nobel, mais on pourrait sans doute en avoir le double ou le triple qui produiraient des théories essentielles. Seulement on ne le saura jamais, car on ne donne pas à ces personnes la chance d'éclorre.

**Vous critiquez notamment un système, de la maternelle à l'université, « piloté par l'évaluation ».**

Le système tout entier fonctionne à l'envers. L'évaluation

était simplement faite au départ pour vérifier que les élèves avaient appris quelque chose, pas une fin en soi. Aujourd'hui, on prépare sans cesse les élèves à des évaluations de leurs compétences, à des examens, à des concours, qui aboutissent à de multiples classements : des élèves, des établissements, des pays entre eux. C'est [l'étude Pisa](#), c'est [le classement de Shanghai](#), mais c'est aussi les palmarès des meilleurs lycées et des meilleures écoles. On oublie le savoir, l'apprentissage, le goût pour la connaissance. Marc Bloch, encore lui, disait qu'on avait remplacé le goût de la connaissance par le culte du succès, et c'est encore plus vrai aujourd'hui.

Il n'y a pas eu de bascule nette, plutôt une lente évolution, dont la trace la plus nette est peut-être une forme de « secondarisation » des écoles primaires, avec des évaluations des compétences acquises qui interviennent de plus en plus tôt, et qui sont de plus en plus fréquentes, dès le CP. Même en maternelle, c'est ce que nous montrions dans l'ouvrage collectif [Enfances de classe](#), la pression mise sur les élèves est déjà terrible, notamment sur les enfants de la classe moyenne, dont les parents ont compris qu'ils allaient devoir se battre pour passer brillamment les étapes.

J'ai par ailleurs été vingt ans prof à l'École normale supérieure (ENS), cela fait presque partie du « folklore » de raconter qu'il y a des tentatives de suicide dans les classes préparatoires ou les grandes écoles, qu'il y a des dépressions... Mais pourquoi continuer à trouver ça

normal ?

**Vous dites que la science est une création qui prend du temps, qui nécessite des bifurcations, des échecs, ce qui semble donc être l'exact inverse du système actuel tel que vous le décrivez ?**

Dans le système scolaire, les élèves travaillent beaucoup sur des savoirs froids, déjà conquis, produits d'une création passée. Bien sûr que le savoir passe par une transmission, que nous avons besoin de construire des séquences pédagogiques, des programmes, une sorte de rationalisation qui est utile pour offrir à toute une tranche d'âge la possibilité de rentrer dans les savoirs, mais cela peut avoir nombre d'effets pervers.

Les enfants ont une curiosité naturelle, constatée par tous les psychologues du développement : l'enfant met tous les objets possibles à la bouche, les manipule, il essaye de découvrir son environnement, puis il assomme ses parents de ses « pourquoi ». Mais, parce qu'à l'école il est placé dans un groupe d'élèves trop important, qu'il fait face à une discipline collective difficile, des programmes extrêmement lourds, l'entrée dans le savoir se fait peu par l'apprentissage lent et profond et plus par le bachotage, qui n'est pas favorable à une véritable compréhension des problèmes qui sont nous posés collectivement.

**De fait, une pédagogie plus patiente, davantage individualisée, qui a le temps de partir de la curiosité**

**de l'enfant, est compliquée à mettre en œuvre : c'est même tout l'enjeu de l'école publique, qui doit scolariser et instruire massivement, quel que soit le niveau social, culturel ou scolaire des enfants.**

L'école publique a connu et abrité des formes pédagogiques très diverses, le modèle actuel est en réalité une sorte de mélange de ces différents courants. Mais aujourd'hui, je crois surtout que les enseignants sont même tellement épuisés par la « réformite » permanente que la réflexion pédagogique n'y survit que très marginalement. Même à gauche, on ne se rend pas compte de ces enjeux. J'ai le souvenir de Ségolène Royal, ministre déléguée de Claude Allègre, qui n'était pas choquée à l'idée de classes à quarante élèves ! L'école éteint la *libido sciendi* de l'enfant, mais les enseignants sont tout autant victimes que les élèves.



Bien sûr, ce système est encore plus dramatique pour les enfants des milieux populaires qui forment le gros des bataillons des échoués scolaires. Évidemment, les enfants qui ont tout l'arrière-plan culturel familial des classes supérieures se débrouillent beaucoup mieux que les autres. Parce que toutes les interactions culturelles, pédagogiques, didactiques, les jeux pédagogiques, les livres, les sorties culturelles, ils les ont à la maison. Mais même pour eux, il faut s'inquiéter : ils deviennent très forts pour passer des concours, mais auront-ils acquis des moyens solides de comprendre le monde ? J'en doute.

**Il faudrait aussi rebâtir, presque du sol au plafond, l'organisation de la recherche pour en finir avec un secteur guidé par des « permis de conduire » plutôt que des « permis d'explorer ». Comment ?**

À une époque, la thèse était un véritable permis d'explorer. Ça a existé, je l'ai connu. Moi-même, devenu professeur à mon tour, j'ai vu des gens soutenir au bout de neuf ans, douze ans, parce qu'ils travaillaient à côté ! Les allocations de recherche formatées à trois ans rendent impossibles l'invention ou la création.

Aujourd'hui, je considère qu'aucune thèse produite dans ces conditions ne peut vraiment bouleverser le savoir. Un collègue m'a même dit un jour : « Une thèse, ce n'est pas un chef-d'œuvre », rendez-vous compte... Pour arriver à

faire un sujet de thèse dans un temps si contraint – et parfois dans des conditions matérielles difficiles –, cela veut dire que vous choisissiez des sujets plus faciles, que vous allez vers des choses déjà connues, que vous ne révolutionnez pas la théorie que vous utilisez, que vous êtes les serviteurs d'une théorie qui a déjà été inventée par d'autres. La thèse est devenue une vérification des compétences.

Les grands chercheurs sont unanimes, il faut du temps pour trouver. Le mathématicien Laurent Lafforgue, lauréat de la médaille Fields, a dit qu'il avait très peu publié pendant dix ans, alors qu'il était déjà au CNRS, avant ses incroyables découvertes concernant [la conjecture de Langlands](#).

Le financement et la confiance que l'on accorde aux chercheurs sont l'autre problème : vous imaginez s'il avait fallu faire financer, comme dans le système actuel, les gens qui ont commencé à travailler sur cette bizarrerie qu'était la mécanique quantique, qui a donné finalement le GPS, le micro-ondes, les téléphones et l'horloge atomique ? Les chercheurs n'ont pas cessé de dénoncer le format actuel du financement par projet, pour revenir à des financements récurrents, sans être entendus.

**Vous estimez qu'il y a péril car la création scientifique est l'une des conditions de la survie de notre espèce, en particulier dans l'hypothèse d'un effondrement de nos sociétés telles que nous les connaissons**

## aujourd'hui.

Il n'y a pas une forme de vie sur Terre sans capacité d'apprentissage. Les plantes, les champignons, les animaux et donc *Homo sapiens* doivent prélever de l'information sur leur environnement pour en tenir compte et essayer d'assurer leur survie. Si vous perturbez ça chez des êtres unicellulaires ou pluricellulaires, très rapidement ils meurent. Pour nous, c'est la même chose, mais on ne s'en rend plus compte car nous vivons dans une société construite sur une hyper division du travail et, par ailleurs, hautement scolarisée.



Bernard Lahire à Paris en septembre 2025. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Mais cette adaptation suppose des capacités d'apprentissage dont notre espèce, sociale par nature, est particulièrement dépendante. Pendant très longtemps,

cela est passé par des transmissions orales, un savoir incorporé auquel on a ajouté l'écriture, puis l'imprimerie, puis l'école. On se retrouve avec une masse considérable de savoirs. Si nous ne les transmettons pas, nos sociétés s'effondrent.

Par ailleurs, nous devons affronter des défis climatiques, des destructions de la biodiversité, des défis épidémiologiques, qui exigent d'aller au-delà de la transmission, qui exigent de créer en permanence de nouveaux savoirs. Les impacts d'une science sociale riche, en matière de démocratie notamment, sont moins visibles mais tout aussi importants.

Bien sûr, certaines de nos institutions de recherche arrivent à fonctionner, mais quand je vois tous ces doctorants qui cherchent un poste et n'en trouveront jamais, je me dis que c'est un énorme gâchis. Que je ne supporte plus. Car on ne sait pas, encore une fois, ce que l'on perd en se privant de tout ce vivier de jeunes scientifiques.

Rappelons-nous Bruno Canard, [qui travaillait depuis vingt ans sur les coronavirus](#), et qui a critiqué le désengagement de l'État avant que ne survienne le covid, ce qui a conduit à ce que nous ne soyons pas prêts quand la pandémie est arrivée. Ce genre de politique, nous la payons toujours au prix fort.

**Vous critiquez les choix politiques, ces**

**« conservateurs » que vous préférez appeler des « destructeurs », mais aussi les « technocrates » qui auraient perdu la science de vue. Mais c'est également une charge très lourde contre votre propre milieu, contre ceux qui acceptent, se plient ou accompagnent ces politiques.**

Une partie des collègues n'ont pas le choix. Ils ont une surcharge administrative qui les empêche de travailler. Moi, je fais partie des heureux élus qui ont pu rapidement avoir des décharges d'enseignement. Aujourd'hui, j'ai même quitté l'enseignement supérieur, je suis passé au CNRS, et mes recherches me prennent tout mon temps. Donc, ma carrière est un paradis, je n'ai absolument pas à me plaindre. Mais mes collègues, à l'université, clairement, ont bien trop peu de temps pour chercher ! Ou alors ils cherchent de l'argent pour pouvoir chercher. Bien sûr qu'il y a eu de grands moments de contestation, mais il y en a de moins en moins car beaucoup d'enseignants sont résignés dans l'enseignement supérieur, et les mouvements sont surtout le fait des étudiants.

Je reviens aux systèmes primaire et secondaire : pour arriver là où ils sont, les enseignants-chercheurs ont souvent été de très bons élèves, capables de répondre à toutes les demandes scolaires, des bêtes à concours qui savent sauter les haies. Mais pour créer des connaissances nouvelles, s'opposer aux vents dominants, cela demande de tout autres dispositions.

## Il faut être indocile pour être bon chercheur ?

Clairement ! Il faut être capable de résister, et à tellement de choses à la fois. Or, quand vous avez commencé dans le système de la docilité, vous ne vous arrêtez jamais. Il y aura toujours une bonne raison de courber l'échine : pour passer l'agrégation, séduire un jury, avoir un article accepté par un comité de rédaction de revue, avoir un poste. Comme le disait déjà [Lee Smolin, co-inventeur avec Carlo Rovelli de la gravitation quantique à boucles](#), vous pouvez passer comme ça toute votre vie à jouer les bons élèves, mais jamais vous n'inventerez vraiment quoi que ce soit.

\*

Bernard Lahire, *Savoir ou périr*, éditions Seuil Libelle, 96 pages, 6,90 euros.